

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



# SALLE GAGNON

## MONSIEUR TOUPET ;

OU,

## JEAN BELLEGUEULE.

(COMÉDIE EN UN ACTE)

Par AUG. LAPERRIÈRE.

### PERSONNAGES :

ANTOINE DUCODE—Avocat.

ALBERT O'DONOVAN—Médecin.

JEAN BELLEGUEULE—Domestique des précédents.

EDOUARD PRÉTABOIRE—Forestier.

PIERRE DOUILLET.

GUILLAUME RAZOIR.

UN COMMIS MARCHAND.

UN FACTEUR DE LA POSTE.

### DÉCORS.

Un intérieur modestement meublé. Chambres à droite et à gauche, premier plan. Porte au fond, à droite.

### ACCESSOIRES.

Une table au fond près de la porte. Quelques chaises.

Une table à droite, près de la porte ; sur la table, papiers, encrier, plumes.

Une table à gauche, au deuxième plan ; au-dessus de cette table, deux ou trois tablettes ; sur ces

tablettes quelques fioles supposées contenir des médicaments. Un davier, une bouteille de whisky et un verre.

Un crachoir, un plumeau, une vieille paire de chaussures, une brosse à chaussures. Une lettre pour le facteur. Un compte de marchand pour le commis.

*(La scène se passe de nos jours.)*

## SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN BELLEGUEULE PUIS ANTOINE ET ALBERT.

JEAN (au public et nettoyant les chaussures d'Antoine.) Il est dix heures et ces deux grands flandrins (montrant les deux portes) ne sont pas encore levés. Parole d'honneur, c'est écœurant ; on dirait des gens ayant deux mille piastres à manger par année et... ça n'a pas le sou. Ici (montrant la porte de droite) Monsieur Antoine Ducode, avocat de cinquième dessous ; à l'entendre, bourré de science légale et autres et criblé de talents, mais malheur au pauvre diable qui lui confie une cause, fut-elle claire comme de l'eau de roche, son affaire est faite : déboutée avec dépens à tout coup. Il prétend que les juges le font exprès pour l'empêcher d'arriver. Cassant et vantard avec le pauvre monde, souple et pliant avec les grands et la risée de tous ; enfin et pour tout dire : Un sot doublé d'un orgueilleux, voilà en deux mots maître Ducode. (Là, montrant la porte de gauche.) Un fils, comme y disent de la Ver-terrine. (Verte-Erine), docteur depuis un an et ce qu'il y a d'étonnant, faisant de l'argent assez pour se donner les trois repas par jour et une culotte tous les six mois, bon garçon au fond, mais moquer en

... A T T E N D E ...

diable. (Regardant la chaussure qu'il nettoie). En voilà une y m'semble qu'est assez malade pour aller chez l'cordonnier, décousue ici et trouée là. Oui, mais l'cordonnier la racomodera s'il est payé d'avance, autrement.....bernique. (A lui-même.) Il doit être furieux ce matin et ma foi, je ne sais pas trop comment l'aborder à son réveil. (Au public.) Pendant qu'il dort, faut que je vous raconte une petite aventure qui m'est arrivée, pas plus tard qu'hier soir.

Donc, hier soir, j'étais à l'assemblée publique des citoyens du quartier———— dans la sall: du marché. Dans ces occasions-là, j'aime à dire mon mot sur les affaires publiques et sans me vanter, j'y suis d'une certaine force. On y discutait les gaspillages de notre corporation. Il s'agissait de savoir, si, en vertu de sa chatte (charte) elle n'avait pas outrepassé ses pouvoirs, en coiffant le chef de nos pompiers avec un chapeau en cuivre laminé, tandis qu'elle pouvait le faire à beaucoup meilleur marché, en cuir bouilli. Notre avocat (montrant la chambre d'Antoine) pérorait et disait un tas de bêtises à faire frémir; prétendant que, *légalement parlant*, la corporation, par sa chatte (charte), était obligée d'administrer les affaires publiques avec économie, et que couvrir le *chef* des pompiers avec du cuivre tandis qu'il pouvait l'être avec du cuir bouilli ce qui coûtait beaucoup meilleur marché, n'était pas administrer avec sagesse et économie, par conséquent, on avait enfreint la lettre aussi bien que l'esprit de la chatte (charte); d'où il suivait que les citoyens devaient censurer la conduite des membres de la corporation pour avoir fait une aussi folle dépense, et que lui, comme avocat, si on voulait lui confier la chose, il se faisait fort de plaider la cause et de la conduire, même en Cour Suprême, où il avait des accointances et où son

savoir était apprécié à sa valeur par un ancien confrère de classe, disait-il. Agacé par une argumentation de cette force, j'interrompis mon avocat, pour lui demander, si la dignité de la ville ne serait pas compromise, en lésinant ainsi, sur le prix d'un chapeau, pour le *commandant* des pompiers, ce qui en définitive ne ferait pas une différence de cinq piastres, puisqu'il ne fallait qu'une coiffure pour le chef. Là-dessus, il essaya bien de me tourner en ridicule, prétendant que je n'étais pas très fort sur la signification des mots et qu'un brin d'école du soir, ne me ferait aucun tort ; que pour me rendre service, il m'apprendrait en attendant mieux, que le "*chef des pompiers*," ça voulait dire : la tête de chacun des pompiers et non pas leur commandant et que, n'étant pas avocat, je devais par conséquent être peu ferré sur la loi constitutionnelle et la chatte (charte). Piqué au vif, je montai sur l'estrade et les applaudissements éclatèrent comme un tonnerre ; car faut vous dire que ma réputation est grande dans l'pauvre monde. On criait Hourrah pour Bellegueule, enfonce les avocats Bellegueule, enfin l'enthousiasme s'apaise et j leur dit : Messieurs, vous m demandez d'enfoncer les avocats, c'est c'que je n'ferai pas parcequé mon induction ne m'permet pas de m'entreprendre avec ces messieurs ; mais si je n'enfonce personne, soyez certains que je ne me laisserai pas enfonce par Monsieur Duçode, qui, quoiqu'avocat, vient vous dire, que le "*chef*" des pompiers ça veut dire : la tête de chacun des pompiers et non pas le commandant des pompiers. En v'là t'y une bêtise, grosse au moins, comme le marché où nous sommes, et ce n'est pas à moi qu'on fera avaler c'te couleuvre-là !.... ni à vous non plus hein ? Puis je démontrâi à l'auditoire que si je n'étais pas avocat, j'avais assez de bon sens, pour comprendre la loi comme

l'importe qui et que quand on parlait de sagesse et d'économie dans la chatte, ça voulait dire : administrer les affaires publiques au meilleur de sa connaissance, et que par conséquent, le titre seul d'avocat ne donnait pas le droit de se croire plus futé que tout le pauvre monde. Pendant un gros quart d'heure, je le massacrai tant et si bien qu'il me rappela à l'ordre. Lancé comme je l'étais, je résistai d'abord, mais heureusement je me rappelai qu'en dehors de l'assemblée, j'étais à son service et je me tûs. Ce fut alors un vrai délire, on riait, on criait : Hourrah pour Bellegueule, vive Bellegueule, portons Bellegueule en triomphe, ce qui fut fait. Vous comprenez maintenant pourquoi je crains de rencontrer le regard de mon adversaire d'hier soir, qui est celui de mon maître ce matin. Ah ! si je n'avais pas ma famille à faire vivre, comme j'aurais du plaisir à vous le toiser de la bonne manière ce monsieur avec ses grands airs, mais comme dit le proverbe faut ben "*faire fortune contre bon cœur.*" (Bruit dans la chambre d'Antoine.) Le voici, filons doux.

ANTOINE (De sa chambre). Holà Jean ?

JEAN. - Me voici, monsieur, me voici. (Il en trouve la porte de chambre d'Antoine et lui passe ses chaussures.) Voici vos chaussures.

ANTOINE.—Toujours de sa chambre) Albert est-il levé ?

JEAN.—Pas encore, monsieur, mais je le crois sur le point.....

ANTOINE.—Bien, bien ; (lui donnant une lettre par la porte entrebaillée) tiens, porte cette lettre chez mon huissier.

JEAN.—(qui a pris la lettre.)—Faudra-t-il attendre une réponse ?

ANTOINE.—Non.

JEAN.—J'y vais de suite. (Au public.) Je crois

que l'affaire s'arrangera bien ; il ne paraît pas de trop mauvaise humeur.

ALBERT.—(De sa chambre)— Monsieur John Bellegoule.

JEAN.—Voici l'autre maintenant. (Allant à la porte de gauche.) Qu'y a-t-il pour votre service monsieur Albert ?

ALBERT.—Votre santé, il été bienne, cette matin. M. Bellegoule ?

JEAN.—Pas trop mal, M. Albert, pas trop mal.

ALBERT.—Bienne, bienne. Quelle heure il été M. Bellegoule ?

JEAN.—(Regardant sa montre.) Dix heures et quart.

ALBERT.—Dix heures, bienne M. Bellegoule, le soleil il été-t-il debout ?

JEAN.—Non, M. Albert, le soleil n'est pas encore debout, paraît qu'il a couru la pretontaine c'te nuit et y s'leva pas aujourd'hui avant midi.

ALBERT.—Il été peut-être malade, cette matin, M. Bellegoule ?

JEAN.—C'est possible, M. Albert, c'est possible.

ALBERT.—John, c'est vous aller tout de suite chez lui et demander comment il été son santé et s'il avé besoin des piloules du docteur O'Donovan.

JEAN.—Bien, puis après ?

ALBERT.—Après ? Vous demandez lui de prêter dix piâtres au docteur O'Donovan qui avé beaucoup besoin.

JEAN.—Oh ! pour le besoin, je n'en doute pas, mais je doute qu'il prête.

ALBERT.—M. Bellegoule vous été un stupide kannuck, vous doutez toujours du bon providence, allez je vous donne mon bénédiction.

JEAN.—C'est bien, j'y vais. (Il prend son chapeau et sort.)

## SCÈNE DEUXIÈME

ANTOINE, ALBERT ET JEAN.

ANTOINE.—(Sortant de sa chambre et se mettant à son bureau et à lui-même.) Voyons, qu'ai-je à faire aujourd'hui ? (Regardant un mémoire.) No. 19 affaire Duvert, voie de fait, Cour de police . . . . . c'est tout . . . . . ah ! non . . . . . déjeuner, diner et souper . . . . . Pauvre Duvert, il me faut te saigner aujourd'hui c'est ton tour . . . . . que diable il faut que je vive, moi aussi. Maudit pays, pourquoi suis-je venu m'enfouir dans ce trou, moi qui avais un si bel avenir à Montréal ! si j'eusse écouté les sages conseils de ma famille ; là, la fortune me souriait dès le début de ma carrière, mais non, comme un imbécile, j'ai laissé la réalité pour l'ombre. Il me semblait que sous les regards de l'autorité, on aurait assez d'esprit pour reconnaître ma valeur réelle et qu'on saurait en profiter, ce qui eut fait les affaires du pays et les miennes. Mais non, l'esprit de parti, de coterie, gâtant tout, fait qu'on y préfère le plus insignifiant avorton politique au plus beau talent, pourvu qu'il soit partisan enragé. Pourtant, j'ai ménagé le chou et la chèvre, j'ai été de toutes les couleurs politiques, tantôt rouge, tantôt bleu, puis ni bleu ni rouge, rien n'a fait et je végète dans l'ombre . . . tas d'imbéciles . . . *l'importe*, de la patience, quelqu'un de ces jours, comme me l'a souvent affirmé le savant juge Robichon je finirai par monter sur le banc. Le fait est qu'il n'y a que lui, jusqu'ici qui, a eu assez d'esprit et de perspicacité pour découvrir en moi l'étoffe d'un confrère, cela fait l'éloge de son intelligence. Bah ! en attendant que le même discernement arrive à l'autorité, allons déjeuner au compte de Duvert. (Appelant) Albert, . . . et cet autre qui vient me faire la leçon en public. Toi, tu vas filer de mon service

et pas plus tard qu'aujourd'hui, (Appelant) Albert, ... voyons arrives-tu ce matin ?

ALBERT.—(Sortant de sa chambre.) Ah ! monsieur lé avocat, il été bien matinal cette matin... il avé un figour bien joyeux... il avé sans doute fait un bon rêve pendant son dodo de cette nuit, je suppose.

ANTOINE.—Je t'en prie, fiche moi la paix et allons déjeuner.

ALBERT.—Il avé, pour sûr, un bon plaidement pour aujourd'hui qui donné beaucoup du argent, peut être bien, il avé fait un bon grosse discours hier soir et il été beaucoup satisfaite. Voyons M. lé avocat, c'est vous dire cela à votre bon ami Albert O'Donovan.

ANTOINE.—Mon cher Scieur, dis-moi donc quand cesseras-tu d'être bête comme une oie. De l'argent, j'en fais quand je veux et autant que *l'importe* qui. Si en certains lieux, on ne sait pas apprécier mes talents, ce n'est pas ma faute, mais ils n'en sont pas moins réels pour cela, dindon d'Irlandais.

ALBERT.—Ah ! Monsieur lé avocat, il avé mal dormi cette nuit, dans son rêve son blonde il avé fait mangé du avoine bien sûre, et il a été pas contente du tout. Le plaidement il donné pas beaucoup du argent aujourd'hui et il avé pas eu beaucoup grand succès hier soir dans son discours—ce qui fait que mon ami le Kannuck, il est de humeur massacrate cette matin.

ANTOINE.—Va au diable, éternel bavard.

ALBERT.—Comme un bon ami et un grand médecin, je prescrivais vous monsieur lé avocat, un grand coup de dark brandy avec un bon grosse beefsteck et le humeur massacrate il allé partir tout de souite et vous devenir un bonne garçonnette toute le journée

ANTOINE.—(se levant) Est-ce toi qui paies ?

ALBERT.—Certainly, ce été moi qui paie et vous qui prêté le argent, en attendant qui les malades à moi ils paient.

ANTOINE.—Ah ? tes malades, ce n'est pas souvent qu'ils paient et pour une bonne raison, c'est qu'après être passés par tes mains. ils prennent la route du cimetiére.

ALBERT.—No, no, monsieur le juge, cé été de faux bruits que lé dindonnes il faisé courir pour faire peur aux avocats malades. (Jean entre.)

JEAN. (à Ducode.)—J'ai remis votre lettre à votre huissier lui même, il va agir tout de suite m'a-t-il dit.

(ANTOINE. (sèchement)—C'est bien.

JEAN (à part.)—L'humeur se chiffonne. (à Ducode) M. Guillaume Rasoir sera ici dans quelques instants, il m'a demandé si vous étiez à votre bureau.

ALBERT.—C'est vous dire à lui, quand il venir, que nous partis pour le campagne, loin loin, et c'est moi donner vous un piastre pour votre trouble. Vous chargez à mon compte et moi payer quand votre santé il été malade. (à Antoine.) C'est nous partir tout de suite ; cet Rasoir il venir pour ton billet, et il été dû.

ANTOINE.—Tu n'as que faire de me dire qu'il est dû, je le sais fort bien.....allons déjeuner.

ALBERT.—(Prenant son chapeau et sa canne) Yes, allons déjeuner. (Tous deux sortent.)

### SCÈNE TROISIÈME.

JEAN, UN COMMIS, EDOUARD, PIERRE, GUILLAUME, ALBERT, ET ANTOINE.

JEAN.—(Un plumeau à la main et rangeant les meubles.)

Oui, marquer une piastre que tu ne me paieras jamais, mais laisse faire, vilain arracheur de dents,

j'te repincerai bien.....deux rats d'église cherchant un fromage pour déjeuner. Pourtant, rencontrez ça dans la rue, c't'avorton d'avocat-là surtout, ça vous toise les pauvres gens, comme moi, du haut de sa grandeur.....comme si j'le valais pas par la pensée et même par la langue.....passe encore pour Albert, il gouaille, c'est vrai, mais il n'est pas méchant, tandis que l'autre.....l'autre....je l'abomine surtout depuis que j'lai entendu se comparer à l'mortel grand bêta (Gambetta). (On sonne.) Entrez.

UN COMMIS.—Monsieur Ducode est il ici ?

JEAN (ton grossier).—Non, Que lui voulez-vous ?

UN COMMIS.—M. Duranton demande si M Ducode pourrait payer ce petit compte.

—JEAN (tendant la main.)—Donnez....vingt-deux piastres... dites à M. Duranton que nous passerons à son magasin demain, ou plus tard.

UN COMMIS.—M. Duranton m'a recommandé de voir personnellement M. Ducode et d'insister sur un à compte au moins, si le tout ne pouvait être soldé de suite.

JEAN.—Jeune homme, portez ma réponse à votre maître et dites-lui que si elle ne lui plaît pas, il peut aller le dire à Rome. En v'là-t-y des façons, pour un compte de deux ans seulement ; prenez la porte et filez.

UN COMMIS.—Fort bien, mais vous aurez des frais ; mal appris que vous êtes (Il sort).

JEAN.—(se levant vivement) Hein ?... Je crois Dieu me p rdonne qu'il a eu l'audace de me menacer. Il a bien fait de prendre la porte. C'est comme ça qu'il faut recevoir ces marchands-là avec leurs prétentions. Parcequ'ils sont riches, à nos dépens, ils croient pouvoir commander en maître — payez ceci, payez celà et tout de suite s'il vous plaît. Ah ? bien oui, nous allons voir ça, messieurs, ce n'est pas avec Bellegueule qu'on joue ce jeu là..... Dieu de

Dieu, c'est y dommage que l'bon Dieu n'ait pas pensé à me donner des rentes à manger au lieu d'me mettre dans c'te gueuse de fonction ici. Y m'semble que j'aurais eu du goût et du talent pour commander. (On sonne) Entrez.

EDOUARD.—(Un œil poché; ton brutal).—M. l'avocat est-il ici?

JEAN.—(grossièrement).—Que lui voulez-vous?

EDOUARD.—Dites donc l'ami, ça vous plairait-il de le prendre sur un ton un peu plus bas que ça?

JEAN.—(se radoucissant).—Voyons, voyons, ne nous fâchons pas, que diable, j'ne puis pas me refaire la voix tout exprès pour vous faire plaisir. Je gage que vous avez quelqu'un à faire pincer et par conséquent une cause à nous donner.

EDOUARD.—Une cause? oui, et une fameuse encore.

JEAN.—Qu'est-ce que c'est.

EDOUARD.—J'veux que vous fassiez coffrer tout de suite Charles Bonnepoigne qui vient de m'arranger un œil en sournois. Puis, quand il sera coffré, j'veux qu'on l'pende le gueux qu'il est.

JEAN.—Bigre, vous n'y allez pas de main morte.

EDOUARD.—Quoi! auriez-vous envie de prendre sa part par hasard?

JEAN.—J'dis pas ça, mais faire pendre un homme, tout de suite, comme ça, c'est un peu raide; après tout vous avez peut-être raison.....

EDOUARD.—Y'a pas de "peut-être," j'ai raison, c'est sûr.

JEAN.—Mais tout de même, faudra toujours en parler un peu au long avec le juge. Si vous voulez me conter votre affaire, j'vais la faire marcher comme sur des roquettes.

EDOUARD.—Mille bombes, comme de raisin que j'le veux, puisque j'suis venu exprès pour ça.

JEAN.—Avec cinq piastres j'va vous envoyer votre

homme au pénitencier en moins de huit jours  
Comment le nommez-vous ?

ÉDOUARD.—Qui ça ?

JEAN.—Celui qui vous a mis l'œil au bleu.

ÉDOUARD.—Charles Bonnepoigne.

JEAN.—Eh ! bien, avant deux heures, ce garçon-là sera logé à l'hôtel de la Reine, et d'ici à huit jours, il fera une promenade sur la route de Kingston.

ÉDOUARD.—(les poings sur les hanches.)—Comment, vous me demandez cinq piastres pour le mettre à l'hôtel et le faire promener. Dites donc, auriez-vous par hasard envie de me blaguer ?

JEAN.—Allons, allons, modérez-vous, vous ne me comprenez pas. A l'hôtel, ça veut dire :—en prison et la promenade sur la route, de Kingston, veut dire :—aller au pénitencier de Kingston.

ÉDOUARD.—Ah ! ah ! comme ça, je vous comprends et c'est ce que je veux. Maintenant que faut-il faire pour que j'aie ce contentement ?

JEAN.—(se préparant à écrire)—D'abord quel est votre nom ?

ÉDOUARD.—Edouard Prêtaboire.

JEAN.—(écrivant.)—Joli nom...bien, celui de votre adversaire ?

ÉDOUARD.—J'veus l'ai déjà dit, Charles Bonnepoigne.

JEAN.—Bien—Racontez-moi maintenant la chose telle qu'elle est arrivée.

ÉDOUARD.—C'est pas malin—j'passais dans la rue (mettez un nom de votre localité) j'rencontre c't'animal-là, au coin de la rue—en face du magasin Pijou. En passant près de lui, sans l'faire exprès, j'le pousse un peu, et voilà le voilà qui barbotte dans un trou plein de boue,—j'lui demande en riant, s'il a besoin de savon—le bêta se relève furieux et m'traite d'imbécile,—j'va pour lui allon-

ger une claque, v'lan j'en reçois une sur l'œil et j'piroite, j'me retourne enragé et v'lan, j'en reçois une seconde pardessus la première avec un coup de pied par derrière. Vous voyez ben qu'c'est lui qu'a tort.

JEAN.—Certainement—Vous avez des témoins ?

EDOUARD. Y'a pas besoin de témoins puisque j'vous l'dis.

JEAN.—Ça s'rait mieux s'il y avait un témoin, mais tout de même, avec cinq piastres, j'va lui faire son affaire à ce garçon-là. Où demeure-t-il ?

EDOUARD.—Qui ça ?

JEAN.—Bonnepoigne.

EDOUARD.—J'sais-t'y, moi ; j'crois pourtant que c'est dans la rue—

JEAN.—Son métier ?

EDOUARD.—Son métier?...loafer.

JEAN.—Et vous ?

EDOUARD.—Quoi, moi ?

JEAN.—Votre métier.

EDOUARD.—j'voyage dans les chantiers.

JEAN.—C'est bien.—Donnez \$5 et revenez d'main, ou plutôt non, j'vous ferai demander quand j'aurai besoin d'vous.

EDOUARD.—(A part, tirant sa bourse et comptant) L'animal.....\$5.....et un œil poché. (Haut) dites donc, ça n'pourrait pas se faire pour un peu moins que ça ?

JEAN.—Impossible—Dabord, il y a le magistrat à payer \$1. puis l'huissier \$1. puis le juge \$2. et \$1. pour moi, c'est bien le moins. Vous le voyez, c'est à très bon marché.

EDOUARD.—N'importe, mais vous m'assurez que vous allez l'arranger là, comme il faut.

JEAN.—Foi de Bellegueule, vous serez content.

EDOUARD.—C'est y votre nom ça, Bellegueule ?

JEAN.—Oui.

EDOUARD.—En v'là t'y un nom bête par exemple, Bellegueule !

JEAN.—Vous trouvez ?

EDOUARD.—Ça me fait c't'effet là, mais après ça, c'est pas votre faute à vous.—Tenez, voici vos \$5 et que ça marche rondement,

JEAN.—(prenant l'argent)—Ça va marcher j'veus le garantis.

EDOUARD.—Là, Maintenant, j'va aller prendre une bouchée, puis après, j'bouge plus de la porte de la prison pour lui souhaiter ben du plaisir à c't'animal là.

JEAN.—C'est une bonne idée.

EDOUARD.—Bonjour. (Il sort.)

JEAN.—(le reconduisant)—Bonjour... (revenant en scène) dindon plumé et d'un. La journée ne commence pas trop mal. (Se frappant le front) Butor, j'ai oublié de lui vendre un remède pour son œil poché. (courant à la porte et appelant) Eh ! l'ami... l'ami... (revenant en scène) trop tard, sapristi j'aurais pu lui arracher encore une piastre, *l'importe* j'le repincerai.....C'est Ducode qui serait de belle humeur s'il s'apercevait du succès de mes petites affaires d'avocat. Le fait est, que si je n'avais pas ces petits revenus, en dehors de mon salaire, j'veus les flanquerais la tous les deux, bien vite. D'abord, ils (prenant la bouteille sur le bureau d'Albert et un verre, il se verse à boire) me doivent toujours quatre ou cinq mois de gage (Buvant)...il est bon le Tody...fameux. (On sonne) Entrez.

PIERRE.—(la tête enveloppée de linges)—Le docteur est-il ici ?

JEAN.—Non, mais il va rentrer dans l'instant. Etes-vous pressé ?

PIERRE.—Oh oui ! monsieur, j'ai horriblement mal aux dents.

JEAN.—Si ce n'est que cela, je puis remplacer le

docteur facilement ; ce ne sera pas la première dent que j'aurai fait sauter.

PIERRE.—(*se lamentant*)—Oh ! que non, j'aime mieux attendre le docteur... Dieu de Dieu me fait-elle mal cette chienne de dent.

JEAN.—Comme vous voudrez, mais le docteur pourrait bien tarder à rentrer. Pour vingt-cinq centins, je viens d'en arracher une à un pauvre diable, il n'y a pas plus d'un quart d'heure. En moins de rien, je lui ai ôté son bobo comme sur la main et ça ne lui a coûté que vingt-cinq centins, avec le docteur, ça lui en eût coûté cinquante. Est-ce une dent d'en haut ou d'en bas ?

PIERRE.—Je n'en sais rien, ça me fait mal par tout..... le docteur charge un écu ?

JEAN.—Oui, et sans me vanter, je les tire aussi bien que lui, tenez asseyez-vous sur cette chaise et laissez-moi voir quelle est celle qui vous fait mal ?

PIERRE.—Oh ! non, j'aime mieux attendre le docteur.

JEAN.—Allons donc, que diable je ne l'arracherai pas malgré vous, je vais seulement voir quelle est celle qui vous fait souffrir. Vous êtes bien peureux pour un homme.

PIERRE. (*s'asseyant*) Regardez la, mais vous ne l'arracherez pas.

JEAN.—Non, non, vous dis-je, ôtez d'abord tous ces linges qui vous embarrassent sans vous soulager.

PIERRE.—(*ôtant ses linges*) Là, là, que ça fait mal..... le docteur les tire aussi quelquefois pour vingt-cinq centins ?

JEAN.—Jamais..... bien, ouvrez la bouche.

PIERRE.—Oh ! non, vous allez me l'arracher.

JEAN.—Que diable, je ne vous l'arracherai pas, puisque je n'ai pas d'instrument dans les mains voyons, ouvrez la bouche.

PIERRE.—(*Ouvrant la bouche et se gardant de Jean avec ses mains*). C'est-y en haut, c'est-y en bas ?

JEAN.—Renversez-vous un peu plus la tête (*voulant lui toucher la dent avec son doigt*.)

PIERRE.—(*se levant*) Non, non, vous n'y touchez pas, vous n'y toucherez pas.

JEAN.—Parole d'honneur, vous êtes plus lâche qu'un enfant de huit ans, allons, asseyez-vous et laissez-moi voir.

PIERRE.—(*se rasseyant*) Regardez, mais ne la touchez pas.

JEAN.—(*regardant*) C'est une dent d'en bas qui ne résisterait pas à un fil, elle est toute gâtée.

PIERRE.—Vous croyez ?

JEAN.—J'en suis certain, elle est presque sortie de la mâchoire ; un petit coup de rien et elle est partie.

PIERRE.—La gueuse, elle me fait pourtant bien mal.

JEAN.—Tenez, je vais vous donner un peu de courage, (*lui versant un verre de boisson*) prenez-moi ça et si vous me laissez faire, à moins d'un quart de minute, et sans douleur, je vous délivre de votre mal.

PIERRE.—[*Prenant le verre*] Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.—Un peu de Tody et du fameux, avec ça et un tour de main, votre affaire est faite, sans douleur, vous en aurez à peine connaissance.

PIERRE.—[*avalant le contenu du verre*] Sapristi, il est fameux votre rhum..... mais vous croyez que ça ne me fera pas mal et vous ne chargez que quinze centins, vous ?

JEAN.—J'ai dit vingt-cinq centins, puis ça ne vous fera pas mal, j'vous en donne ma parole d'honneur, ouvrez la bouche.

PIERRE.—Non, non, vous avez dit quinze centins, mais... je crois que j'suis mieux.

JEAN.—[*brutalement*] Bien, si vous êtes mieux, allez-vous-en.

PIERRE.—[*Prend son chapeau et ses linges*] Bien le bonjour..... [*Rendu à la porte, il revient sur ses pas*] Oh ! v'là que ça me reprend..... quelle rage ..... gueusé de gueuse de dent, va..... arrachez-la et que ça finisse, mais vous allez y aller tout doucement, hein ?

JEAN.—J'ai dit vingt-cinq centins et pas un de moins, puis, soyez sans crainte, je connais le métier allez. [*Il déracine la dent*] encore un instant et c'est fini.

PIERRE.—[*geignant*] Oh !..... oh !..... oh !..... oh !..... oh !.....

JEAN.—[*ayant déraciné la dent*]. Vous le voyez bien, ça ne vous a pas fait mal.

PIERRE.—Oh ! que si..... où est elle ?

JEAN.—Elle n'est pas encore tirée, mais le plus d'ûr est fait, elle est toute déracinée.

PIERRE.—Quoi c'est pas encore fini ! mais là, franchement ça ne me fera pas plus mal que ça ?

JEAN.—Oh ! non, encore moins, ouvrez la bouche (*lui mettant le davier dans la bouche et une main sur la tête*) Ne remuez pas (*Il fait le mouvement de la main*) Là, ça y est.

PIERRE.—(*Se levant vivement et criant*) Oïaille ..... cré nom vous m'avez cassé la mâchoire. Vous allez me payer des domages.

JEAN.—Eh ! non, vous n'avez rien de cassé, c'est la dent qui est partie, tenez la voici.

PIERRE.—E t-ce vrai ? (*prenant la dent*) mais elle n'est pas gâtée.

JEAN.—(*surpris*) Comment pas gâtée ?

PIERRE.—Mais non, pas du tout, voyez.

JEAN.—C'est votre faute aussi ; vous vous êtes

levé trop vite et l'instrument aura attrapé la voisine. Re commençons.

PIERRE.—Recommencer !..... allez au diable.

JEAN.—Alors, payez et filez. (*on sonne*) Entrez.

GUILLAUME.—Le docteur est-il ici Jean ?

JEAN.—Non monsieur Razoïr, il était parti quand je suis revenu ce matin.

GUILLAUME.—Doit-il rentrer bientôt ?

JEAN.—Je ne le crois pas, car il devait aller aux chaudières (\*) après le déjeuner.

PIERRE.—Mais vous me disiez, il y a un instant, que vous l'attendiez d'un moment à l'autre.

JEAN.—Pour les malades on dit toujours ça, afin de soigner les intérêts de son maître.

GUILLAUME.—Mais que diable, je crois mon cher Jean, que tu te mêles de faire le médecin. (*à Douillet*) Il vous a arraché une dent ?

PIERRE.—Oui monsieur et une bonne encore.

ALBERT.—(*entrant*) Tiens, tiens, monsieur Razoïr. bonne jour.

JEAN.—(*à part*) Aie... aie... me voilà pincé.

ALBERT.—(*à Douillet*) Vous avoir besoin du docteur ?

PIERRE.—Je suis venu pour me faire arracher une dent et.....

ALBERT.—Et lui (*montrant Jean*) avoir remplacé moi, asseyez-vous, moi, à vous tout de suite (*à Razoïr*) vous venir pour cette billet de Ducode je suppose ?

GUILLAUME.—Oui, il est échu depuis deux jours.

ALBERT.—Ducode l'été court du argent, c'est vous prendre moitié et renouveler pour le balance à dix ?

GUILLAUME.—Pour un mois.

ALBERT.—Non, à trois.

(\*) Nom de localité à Ottawa.

GUILLAUME.—C'est bien, mais à quinze.

ALBERT.—À dix et rienne de plus. (*À Jean qui va pour sortir*) John vous rester ici, moi quelque chose à dire à vous.

JEAN.—C'est bien, on va rester.

GUILLAUME.—(*Qui a préparé un nouveau billet, le tend à Albert*) Signez.

ALBERT.—(*Signe, le remet à Razoir, puis et met dans sa poche le billet de Ducode.*)

GUILLAUME.—Vous feriez bien d'avoir l'œil sur (*montrant Jean*) ce garçon-là. [*Il sort.*]

ALBERT.—I will.

JEAN.—[*à part*] Va au diable, toi damné grippe-sous.

ALBERT.—[*à Douillet*] Maintenant je suis à vous. [*à Jean*] Jean venez ici. [*Jean approche piteusement*] Vous avoir encore mal aux dents monsieur ?

ANTOINE.—[*Entre, pose son chapeau sur son bureau et s'assoit*] Ouf.

PIERRE.—C'est à dire que j'y avais mal, mais maintenant c'est fini.

ALBERT.—Et monsieur [*montrant Jean*] arracher à vous votre dent malade ?

PIERRE.—Non docteur, c'est une bonne qu'il m'a arrachée l'animal, tenez la voici.

ANTOINE.—[*à Albert*] Tiens, il paraît que tu as un clerc fort habile, mes félicitations, docteur.

ALBERT.—[*à Jean*] Vous avoir soigné déjà malade à moi, John ?

JEAN.—Jamais, c'est la première fois.

PIERRE.—C'est un menteur docteur, quand je suis arrivé il m'a dit qu'il venait d'arracher une dent, à un pauvre diable, pour vingt-cinq centins.

ANTOINE.—Maintenant Albert, tu pourras prendre tes vacances plus facilement que par le passé ; ton clerc au besoin te remplacera, c'est un avantage que tu as sur moi, mes félicitations.

ALBERT.—There is no fun in that Ducode. (*à Douillet*) Vous avoir donné du argent à lui ?

PIERRE.—Lui donner de l'argent, pour m'avoir arraché une bonne dent, bien non, j'pense pas.

JEAN.—[*à Douillet*] Va donc te promener brail-lard.

ALBERT.—(*à Jean*) J'ohn, moi avoir pitié de votre famille et ne pas faire mettre vous dans le prison, mais c'est moi plus besoin de vous ici.

JEAN.—C'est bien, (*à part*) j'me fiche pas mal du service pour ce qu'il payait.

ALBERT.—(*à Douillet*) Vous plus mal aux dents ?

PIERRE.—Non, docteur, je reviendrai quand elle me fera mal, bonjour. (*Il sort*)

ALBERT.—Bonjour.

JEAN.—(*à Ducode*) Vous pouvez vous chercher un autre serviteur, pour moi, merci bien, j'en ai assez de votre monnaie ; mais vous allez me payer ce que vous me devez et tout de suite s'il vous plaît !

ANTOINE.—Et si cela ne me plaît pas ?

EDOUARD.—[*entre vivement et à Jean*] Ah ! ah ! vous voilà blagueur que vous êtes. Vous allez me remettre mes \$5 ou je vous casse les reins.

ANTOINE.—Qu'est-ce que cela veut dire monsieur ?

JEAN.—(*à part*) Diable, ça va de mal en pis ce matin.

EDOUARD.—(*à Ducode*) Cela veut dire que ce n'est pas de vos affaires à vous. (*à Jean*) J'vous demande, à vous, M. l'avocat, pourquoi Bonnepoigne n'est pas encore coffré.

ALBERT.—(*à Ducode*) Je crois que vous avoir un associé. [*à Jean*] C'est cela, répondez M. l'avocat.

ANTOINE.—[*à Edouard*] Je vous ferai observer que monsieur (*montrant Jean*) n'est pas du tout avocat, mais simplement mon domestique que je viens de chasser de mon service.

EDOUARD.—[*mettant son chapeau sur une table et retroussant les manches de son habit.*] Ah ! gueux, tu n'es pas avocat et tu m'as chippé \$5 pour rien. Eh ! bien, mon farceur (*s'avançant sur lui*) à nous deux, il faut que tu les gagnes au moins.

ANTOINE.—(*s'interposant*) Pas de bruit ici, ou j'appelle la police. Il va vous rendre vos \$5 et vous réglerez votre affaire avec lui quand vous serez sortis d'ici.

JEAN.—(*cherchant dans ses poches et à part*) Pas de chance aujourd'hui, pas de chance.

ALBERT.—[*à Ducode*] Cet John il avé un fameux toupet pour faire un bon associé à vous, à votre place je gardé lui comme clerc.

ANTOINE.—Manche à manche docteur.

JEAN.—(*remettant l'argent à Edouard*) Tenez, voici vos \$5 et..... cessez de brailler. (*Il cherche son chapeau.*)

ANTOINE.—(*à Jean*) Voyons, débarrasse-nous de ta présence.

JEAN.—(*cherchant toujours son chapeau*) Oui, je m'en vais, mais vous allez me payer, j'vous l'promets.

EDOUARD.—(*occupé à mettre son argent dans sa bourse*) Arrête que j'te labourre un peu les flancs pour t'apprendre à gagner honnêtement ton pain, ma belle gueule.

JEAN.—(*enfilant la porte*) Va au diable imbécile.

EDOUARD.—(*courant après lui*) Arrête, chenapan, arrête. [*Il sort*]

## SCÈNE QUATRIÈME

ALBERT, ANTOINE, un facteur de la poste.

ALBERT.—Cet John il finir mal.

ANTOINE.—(C'est probable ; avec son caractère faux et son effronterie, il se rend impossible partout où il est.

ALBERT.—Arracher un bonne dent à cet pauvre diable.

ANTOINE.—Et \$5 à l'autre.

ALBERT et ANTOINE—(riant) oh !..... oh !..... oh !..... oh !.....

Un facteur de la poste.—Une lettre pour M. Du-  
cede. (Il sort)

ALBERT.—Un compte, (soupirant ironiquement)  
poor devil.

ANTOINE.—Ou une cause, ce qui est plus probable ; (parcourant sa lettre) mon pauvre oncle Pascal est mort.

ALBERT.—Poor uncle..... et il faire vous son héritier ?

ANTOINE.—(moitié peiné et joyeux) Albert, tu ris de tout, toi, et c'est mal. Heureusement pour toi, ton bon cœur rachète les travers de ton esprit.

ALBERT.—Of course un cœur d'or, that's well known, after.....

ANTOINE.—(lisant toujours sa lettre) Tu ne vois que le côté grotesque des gens et le côté matériel de la vie, c'est un tort dont tu te corrigeras je l'espère. Cette fois tu as raison, mon pauvre oncle m'a fait son héritier, je suis riche Albert. Il y a un instant je cherchais un expédient pour payer mon dîner et maintenant me voilà avec une fortune d'au moins cinquante mille piastres. Il me faut partir pour Buckingham.

ALBERT.—In the phosphate district ?

ANTOINE.—Oui, et tu vas m'y accompagner ; et si la place nous plaît, nous nous y établirons. La mauvaise fortune nous a réunis que la bonne ne nous sépare pas.

ALBERT.—Yes, yes, mais moi, pas avoir oncle pour donner du héritage.

ANTOINE.—Ne t'inquiète pas de cela, je serai ton

«ncle, ton..... ton..... ton, ou plutôt non, je resterai, comme par le passé, ton faithful Kannuck.

ALBERT.—Well, well, after all you are a good heart et si le public, il été, comme toi, un bonne garçonne, il applaudissé beaucoup avec le docteur Albert Paddy au bon cœur et au bon chance de son ami le Kannuck Antoine Ducode.

*(Le rideau tombe.)*

---

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-quatre, par AUGUSTIN LAVERRIÈRE, dans le bureau du Ministre de l'Agriculture.

---